

## Toute l'eau de mon cœur\*

de Patrick Mosconi,  
illustré par Mireille Vautier



Comment raconter un rêve, quand et à qui ? Peut-on l'entendre, puis l'écrire, l'illustrer, en faire un objet littéraire ? Entreprise pleine de péril que celle d'une écriture qui tente de reprendre à son compte le rêve d'un autre, qui plus est lorsque l'auteur est celui qui a inspiré ce rêve, celui aussi à qui il est confié.

C'est le projet que, poussé par le désir d'offrir à son tour un bien précieux en échange de celui qu'il estime avoir reçu, Patrick Mosconi a choisi de mener en publiant *Toute l'eau de mon cœur* : dans cet album il propose le récit d'un rêve que sa fille Charlotte a voulu un jour lui raconter. « Un matin, une petite fille, tout étonnée de son audace, m'a raconté un rêve étrange... Après, longtemps après, j'y ai mis des mots, Mireille de la lumière... la fille s'appelle Charlotte et c'est ma fille » explique Patrick Mosconi en quatrième de couverture et il ajoute dans un entretien avec son éditeur « Quand Charlotte m'a raconté ce rêve, j'ai été dérangé, des bouffées de panique mélangées à de la tendresse » et plus loin « Charlotte est ravie [de ce livre]. Elle prend cela pour un cadeau. Moi aussi d'ailleurs. Ce livre est un *potlatch*. »

Comment le lecteur étranger à cette relation (au double sens du mot) intime pourra-t-il s'approprier cette histoire qui lui est, malgré tout, adressée ? C'est la question que cet album a le mérite de poser. D'où l'envie d'aller voir de plus près quels moyens d'accès il propose à un univers personnel. Fondée sur la confiance affirmée en l'universalité des fantasmes et des symboles, l'hypothèse est sous-jacente qu'un partage du sens est possible « [C'est] une histoire belle et cruelle qui semblait remonter à la nuit des temps » (4<sup>e</sup> de couverture) et aussi « Très vite j'ai senti, plus que compris, que le caractère singulier de ce rêve avait une dimension universelle... oui... qu'il venait de très loin » (entretien cité).

\* Albin Michel Jeunesse, 1994. Postface de Jacques Salomé.

## LECTURES PLURIELLES/LECTURES SINGULIÈRES

Mais nous voici face au livre achevé, aboutissement livré à tous de ce projet plutôt ambitieux, quelque peu perplexes, séduits mais déçus.

Certes il y a l'évidence de la symbolique, convoquée avec les éléments que les contes, les mythes savent bien rendre familiers : personnages emblématiques – l'enfant, la mère, le père, les méchants, le sage vieillard – efficacité magique des paroles et des gestes, pouvoirs du corps agissant, récit structuré mais flottant dans l'espace et dans le temps, force métaphorique des éléments – le feu, le vent, l'eau surtout – violence crue des scènes rapides. Mais tout cela n'est-il pas trop intentionnellement mis en évidence ?

Malgré sa qualité plastique, l'image conserve une fonction seulement décorative. Le pinceau de Mireille Vautier glisse sur la page, déposant sur le papier ivoire la trace du vert, du rouge, du jaune et du noir - quatre couleurs qui seules s'entremêlent (avec une touche de blanc sur le noir de la couverture). Couleurs en mouvement où le geste du peintre apparaît comme une course, de page en page, dans la dynamique d'un récit qui rebondit jusqu'à sa fin désirée. Le trait parfois s'enroule, se noue en figuration d'objets et de personnages qui surgissent dans les entrelacs du rêve, figures entrevues et déjà passées, enfuies. L'image, au rythme du cauchemar, se débat entre le pur mouvement de la lumière, le bonheur du tracé libre, la glissade onirique et l'angoisse du regard attardé sur des scènes, des pauses, violentes et frustes, qui saisissent, figent le temps et le cœur, s'efforcent de cerner la représentation fascinante de ce qui apparaît, disparaît et revient dans le rêve.

Au bas de la page, apparemment déposée dans la lisibilité des lettres sagement alignées, s'offre la voix qui dit l'histoire. Les mots choisis, simples, où pèse le sens, contenus par une syntaxe transparente, prennent le lecteur au piège d'un texte qui n'apparaît naïf, clair, que pour mieux affirmer son opacité et son ambition : dire, comme le dirait un conte, le sens de la vie, de l'épreuve, la violence faite à l'enfance de devoir grandir, s'arracher aux parents, trouver sa place d'individu libre et unique pris dans la chaîne des générations.

Pourtant un doute subsiste, que vient renforcer le texte proposé en postface par Jacques Salomé : comme s'il n'était pas sûr que le lecteur (lequel : l'enfant, l'adulte ?) ait bien tout compris, l'éditeur a cru bon d'insister sur la portée du message en appelant à la rescousse un discours psychologique chargé de le légitimer. Or ce besoin de traduction, d'explication, ne peut que nuire ici, car il accentue lourdement l'impression – que, plus sourdement, le texte en lui-même suscitait – d'un excès de didactisme, d'une contrainte de l'interprétation à toute force pesant sur le lecteur, d'une méfiance finalement envers la force de l'imaginaire.

## LECTURES PLURIELLES/LECTURES SINGULIÈRES

Certes il est des récits dont l'accès n'est pas facile, qui exigent un accompagnement, une médiation, qui demandent à l'adulte qui les propose à un enfant de se sentir convaincu et concerné. Mais faut-il pour autant emprisonner des images vives et des mots puissants dans le cadre d'un message univoque à prétention éducative ?

*Françoise Ballanger*

